

## En théorie, en pratique

« [L]e combat pour la démocratie et pour le développement permanent de ses contenus politiques et sociaux n'a pas été seulement un problème du xx<sup>e</sup> siècle; [...] il continuera à l'être pour le siècle à venir, quelles que soient les formes concrètes qu'il adopte. »

Jorge Semprún, *L'expérience du totalitarisme* (1996)

Au fond, dans cette fondation, nous ne parlons jamais que de démocratie. Nous croisons les disciplines, les savoirs, les langages; nous célébrons leur dialogue; nous encourageons leurs épousailles. Mais il s'agit toujours de servir ensemble une certaine promesse d'émancipation, tout à la fois politique, sociale et culturelle, une promesse dont Pierre Elliott Trudeau écrivait en 1958 qu'elle « encourageait chaque citoyen et chaque groupe de citoyens à protester contre les carences de la société et à réclamer justice. »

Ceux et celles qui ont lu les livraisons précédentes des *Cahiers de la Fondation Trudeau* savent que nous ne craignons pas la théorie et l'abstraction. Pour nommer convenablement les êtres et les choses dans leur diversité, pour élucider leurs rapports, il faut parfois rompre avec le sens commun. Il faut aussi parfois prendre le risque de n'être pas compris du premier coup. Dans ce siècle neuf qui n'aime rien plus que la transparence et l'immédiat, qui préfère l'intuition à la raison et qui se méfie de toute connaissance qui ne

soit pas monnayable, c'est faire preuve d'une véritable audace que de saluer l'érudition, le long travail de la pensée quand elle s'exerce sur des questions difficiles, le temps nécessaire de la recherche, qui n'est jamais perdu.

Cette approche suppose de n'être pas pressé de cueillir les fruits de ce qu'on a semé. Mais la démocratie, pour paraphraser Jorge Semprún, est en développement permanent ; elle requiert une attention constante, un apport toujours renouvelé d'idées et d'images neuves, et se moque des solutions définitives et des réponses toutes faites. En d'autres mots, les circonstances concrètes changent, les enjeux demeurent : la liberté, la justice, le droit, la solidarité, la dignité humaine. L'utilité véritable se mesure donc à la capacité d'affronter ces questions cruciales et surtout, de s'en tenir à ce programme exigeant, malgré les difficultés et les rebuffades.

Bien sûr le problème se pose : suffit-il donc d'écrire ou de parler juste pour apporter son concours à l'essor de la démocratie, ici et dans le monde ? Si la Fondation est si attachée à cet idéal, pourquoi ne pas financer des projets plus tangibles, des initiatives directes, des gestes concrets ? Pourquoi perdre du temps en études et palabres quand on pourrait sauter dans la mêlée ? Or en vérité, nous le faisons *aussi*. Il serait absurde de s'en tenir au monde des mots sans jamais descendre dans celui des actes et des pratiques. L'autorité qui vient du savoir, et qui est ici l'objet du plus grand respect, n'est pas déparée par celle qui est nourrie de l'expérience et de l'engagement. Au contraire. Il convient que les idées s'incarnent et que l'épreuve des faits et des réalités vienne bousculer au besoin les certitudes les mieux installées.

C'est encore dit d'une manière trop abstraite. En fait, quand nous convions des chercheurs et des créateurs, c'est qu'ils ont déjà fait la preuve de leur capacité à passer librement et facilement du monde des idées à celui de la vie pratique. L'engagement et le travail intellectuel leur sont pour ainsi dire consubstantiels, pas nécessairement parce qu'ils seraient d'une cause ou d'un parti, même

si cela peut arriver, mais simplement parce qu'ils n'ont pas de temps de reste pour les choses indifférentes. Leur pèsent la persistance des inégalités, la dégradation de la nature, l'atteinte violente aux droits et à la dignité de leurs semblables, les risques insensés que courent les États en quête de puissance.

Qu'on lise avec attention, par exemple, le texte rigoureux de Sujit Choudry sur le droit constitutionnel. C'est l'œuvre d'un juriste et l'auteur y révèle sans surprise son goût pour les principes, les normes, les modèles. Mais il montre aussi comment son engagement dans de nombreux pays en reconstruction lui a permis de découvrir, au cœur des valeurs canadiennes, une aspiration commune à tous les peuples, un désir partagé de « paix, d'ordre et de bon gouvernement », comme dans la célèbre formule liminaire de la Loi constitutionnelle canadienne de 1867. Mieux encore, en montrant les fils qui relient son expérience singulière d'immigrant, fils d'immigrants, à son programme de recherche, le professeur Choudry nous permet de mieux comprendre comment il a été possible de tourner la diversité culturelle à l'avantage de toute une société et comment cette approche pourrait maintenant profiter à d'autres nations en crise.

La démarche d'Alain-G. Gagnon n'est pas si différente. Au départ, il est vrai, il est plutôt question dans son exposé d'enracinement et de l'humble et digne résistance de ceux qu'une certaine modernité vient brutaliser, à coups de chômage forcé, de désindustrialisation, d'indifférence culturelle. Mais rapidement, on voit que l'horizon est le même : il s'agit bien d'assurer dans ce monde pluriel et global qui est le nôtre la coexistence pacifique et fructueuse de sociétés qui veulent vivre ensemble sans se confondre ni s'intégrer. Un mouvement d'idées dont le professeur Gagnon est aujourd'hui une des grandes figures mondiales prône en effet un nouveau type de fédéralisme, très ouvert et très flexible — on serait tenté d'écrire : un fédéralisme « perméable ». Comme chez Choudry, il est significatif que cette aspiration se nourrisse de réalités historiques proprement

canadiennes mais qu'elle se présente aujourd'hui comme une obligation morale universelle, au-delà des frontières ou des générations.

Dans le cas de Steven Loft, la dialectique de l'expérience et de la pensée est le fil même du discours. La force puissante et perturbatrice de l'art vient arracher l'auteur à sa destinée et transforme aussi, comme dans un miroir grossissant, la vie sociale et politique des nations autochtones du Canada. Comme lors de la présentation initiale de ce texte dans la splendide Maison des Premiers Peuples à l'Université de Victoria, on s'aperçoit rapidement en lisant Steven Loft que l'auteur n'est pas là pour partager une pratique esthétique particulière, fût-elle radicale. Il s'agit de faire voir le mouvement même de l'émancipation, avec son cortège de tensions et de conflits, et le retour subséquent des premières nations au premier plan de l'histoire et de la vie nationale, au terme de cinquante ans de revendications.

Seul parmi les cinq contributions, le texte de Janine Brodie est sombre. À plusieurs, il semblera même désespéré tant il insiste sur le déséquilibre des forces en présence. La politologue albertaine aperçoit partout le triomphe de la régression sociale, de la mesquinerie, du conformisme; partout le triomphe des forces de l'ordre et du profit; partout le retour au passé dans les sphères de la culture et de la conscience. Les illustrations ne lui font pas défaut et il faut admettre que les signes ne manquent pas d'un long hiver du progrès, prolongé depuis 2008 par la crise économique et financière. Mais la professeure Brodie ne reste pas dans cette posture exclusivement critique. Elle donne aussi des indications sur ce qu'il convient de faire pour reprendre l'initiative et donner un souffle neuf à des idées comme l'égalité ou la solidarité. Comment ne pas abonder dans le sens de son appel aux sciences humaines à penser librement et surtout, à se conduire comme si l'histoire, loin d'être terminée, restait encore ouverte à tous nos espoirs.

Cette histoire largement ouverte, toujours à faire, est évidemment au cœur de l'œuvre de l'historien Jocelyn Létourneau. Son

texte subtil et profond nous montre non sans paradoxe qu'il faut savoir s'affranchir d'une histoire particulière — qu'elle soit nationale, sociale ou culturelle — pour pouvoir saisir la texture complexe et riche du passé, ses effets sur notre présent, son poids sur notre devenir. On pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte de manifeste sur le métier d'historien, ses risques et ses récompenses, sa morale et sa méthode. Sans surprise, mais en choisissant des exemples saisissants dans l'architecture de Jorn Utzon et la sculpture monumentale d'Alexander Calder, Létourneau appelle aussi au dialogue de la pratique, ce qui doit s'incarner en un lieu et un temps donnés, et de la théorie, ce qui se rattache à la création et à l'imagination.

L'effort consenti par nos auteurs pour préparer leur contribution suppose parfois un effort proportionnel au moment de la lecture, et pour cause. La notion d'intellectuel « public » s'est substituée dans les deux dernières décennies à celle d'intellectuel « engagé », à la fois pour souligner l'importance prépondérante des médias et pour marquer l'entrée en scène, il faut bien le dire, d'intellectuels rangés à droite du spectre politique. L'intellectuel public affronte des journalistes et des studios de télévision et s'il parle clair, s'il écrit bien, on finit pas ne plus s'inquiéter des causes qu'il défend. Toutes les idées finissent par se valoir et par se vendre, à condition d'être énoncées avec autorité.

Les textes qui suivent, comme tous ceux qui les ont précédés dans ces *Cahiers*, ont en revanche le double avantage d'être issus de la recherche, avec tout ce que cela implique de limites et d'apories, mais aussi d'illuminations, et d'être reliés d'une manière directe et tangible à la conversation démocratique évoquée au départ.

Il n'y pas de risque d'y perdre son temps ou d'y confondre l'apparence et l'essentiel.

**PIERRE-GERLIER FOREST**

*Président, La Fondation Pierre Elliott Trudeau*

Octobre 2012